

Mais si l'auteur a été courageux dans la dénonciation du complot maçonnique contre l'Église en France et en Europe, un passage (p. 45-47), cependant, sur les sociétés secrètes laisserait à entendre que certaines d'entre elles seraient légitimes, et l'association pieuse du nom mystérieux de « Aa », dont le jeune abbé Clergue a fait partie, en serait un exemple. Or, d'une part, le principe même de la société secrète qui cache son but, lie ses membres au secret, par serment, même vis-à-vis des autorités légitimes, est réprouvé par l'Église¹,

¹ — A ce sujet, voir D'ALÈS, *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, Paris, Beauchesne, 1911, t. II, p. 127 : « Sous Léon XIII, un décret du Saint-Office (18 mai 1884) rappela que les catholiques devaient s'écarter non seulement des sectes maçonniques mais encore de toutes celles qui exigent de leurs adeptes un secret qu'ils ne peuvent révéler à personne ou une obéissance absolue à des chefs occultes. Il n'existe, en effet, d'après le droit naturel et le droit divin révélé, que deux sociétés indépendantes et parfaites : l'Église et l'État ; or une société secrète quelle qu'elle soit, par le fait même de son secret, devient indépendante de l'Église et de l'État, qui n'ont aucun moyen de contrôle relativement à son but, son organisation, son action ; elle est donc illégitime. C'est en application de ces principes

d'autre part, l'Aa ne gardait pas le secret vis-à-vis des autorités légitimes ; il serait donc abusif de la qualifier de société secrète.

Ces quelques points contestables ne nuisent pas cependant à l'ensemble de l'ouvrage qui contribuera largement à faire sortir de l'oubli la belle figure du « saint de Toulouse ».

Fr. Laurent O.F.M. Cap.

Jacqueline BAYLÉ, *Le Saint de Toulouse s'en est allé*, Toulouse, éditions du Carmel, 2007, 20 x 15, 635 pages, 22 €.

qu'un décret plus récent du Saint-Office (20 juin 1894) a interdit aux catholiques de faire partie de trois sociétés américaines (*Old Fellows*, *Sons of temperance* et *Knights of Pythias*) qui sont ostensiblement des sociétés de bienfaisance et de secours mutuel, mais qui exigent de leurs membres le serment du secret et l'obéissance sans conditions. Précédemment (le 21 septembre 1850) une déclaration de la sacrée Pénitencerie avait ainsi fixé l'extension des bulles pontificales portées contre les sociétés de ce genre : "Les associations qui professent ne rien comploter contre la Religion ou l'État et qui, néanmoins forment une société occulte confirmée par le serment, sont comprises dans ces bulles." »



☞ *La bataille de la Montagne Blanche*

Affirmer que l'histoire des grands conflits est écrite par les vainqueurs est un truisme. Dans le cas de la bataille de la Montagne Blanche, pourtant, « c'est la vision

des vaincus [protestants] qui a prévalu, celle des vainqueurs ayant complètement disparu », déplore Olivier Chaline.

Agrégé et professeur à Paris IV-Sorbonne, Olivier Chaline enseigne l'histoire moderne de la France et de la Bohême. Après avoir publié *La Reconquête catholique de l'Europe centrale, 1550-1740*, (Cerf, 1998), il s'est intéressé à la victoire remportée le 8 novembre 1620 par les armées catholiques sur les protestants. Ce combat, que l'historiographie a retenu sous le nom de « Montagne Blanche », s'est déroulé, en réalité, sur une colline située à 8 Km à l'ouest de Prague. Il permit à l'Europe centrale (Bohême, Moravie, Silésie, Lusace) de rester catholique ; il favorisa l'essor des ordres religieux et de l'art baroque. Mais il est aujourd'hui oublié - son nom ne figure dans aucun manuel scolaire français récent - ou réinventé par les historiens, au point de n'offrir plus qu'une lointaine ressemblance avec la réalité. Puisant à diverses sources, manuscrites et imprimées, peu exploitées ou inédites (tchèque, romaine, française, allemande et autrichienne), Olivier Chaline a donc décidé de « rendre la Montagne Blanche au XVII^e siècle ». Grâce à son travail, le lecteur francophone peut enfin retrouver la véritable histoire, libérée du mythe, imposé au XIX^e siècle, « d'une Bohême tchèque protestante battue par l'absolutisme germanisateur et catholique des Habsbourg » ; il peut aussi découvrir la figure du vénérable Dominique de Jésus-Marie, religieux carme à la fois mystique, prophète, et héros oublié de la « victoire miraculeuse » ; il peut enfin appréhender la façon dont fut réécrite cette bataille et comprendre les distorsions qu'ont fait subir les

historiens protestants au récit de la Montagne Blanche.

Avant la bataille

Au début du XVII^e siècle, les rivalités entre catholiques et protestants s'amplifient dans l'Empire. En 1608, la rébellion luthérienne crée une formation militaire appelée l'Union Évangélique ; les catholiques y répondent l'année suivante en formant une Sainte-Ligue conduite par Maximilien de Bavière. La même année, l'empereur Rodolphe II concède pourtant aux protestants une *Lettre de Majesté* qui leur offre certains privilèges. Pendant une décennie, les opérations menées dans l'Empire ne sont qu'une « petite guerre » avec des armées aux effectifs réduits. Il faut attendre le 23 mai 1618 pour qu'une partie des nobles tchèques protestants effectuent au château royal, à Prague, un véritable coup d'état en défenestrant les représentants de l'Empereur - Slawata et Martinic - pour leur substituer un Directoire de trente-six membres. Immédiatement, les États de Bohême (la Moravie, la Bohême, la Silésie, les Lusaces) mettent le pays en état d'insurrection armée et chassent les jésuites. Ferdinand II de Habsbourg ne peut laisser Prague et les États de Bohême aux mains des insurgés, d'autant qu'en 1619, à la veille de son élection à l'Empire, il est déchu de sa dignité de roi de Bohême par les insurgés au profit de l'électeur Palatin, Frédéric V, chef calviniste de l'Union Évangélique.

Entré à Prague, Frédéric V publie aussitôt des articles sur l'organisation du culte calviniste dans les églises de la ville. Olivier Chaline en rapporte quelques-uns :

Toutes les images devaient en être ôtées. Les autels en pierre devaient y être démolis pour céder la place à des autels de bois recouverts de nappes blanches tombant jusqu'au sol. [...] Les communiantes n'auraient plus à s'agenouiller. Les signes de croix et de bénédiction étaient désormais proscrits et les prêtres ne devaient plus tourner le dos aux fidèles [p. 282].

Si les iconoclastes s'empresment de démolir, les hommes de guerre, eux, tergiversent. Le Palatin ne dispose que de troupes médiocres et n'est pas suivi par l'ensemble de ses coreligionnaires. De son côté, l'empereur Ferdinand II n'obtient que difficilement quelques milliers d'hommes ¹.

De part et d'autre, les forces sont fragiles, les effectifs restreints, les chefs divisés, la soldatesque in-soumise et les mercenaires sans foi ni loi. Dans un chapitre intitulé « L'impossible bataille », (p. 33-85), Olivier Chaline décrit les conditions effrayantes de ces soldats livrés au froid, au brouillard, à la boue, à la pluie, à la faim, aux maladies, à la mort :

A la fin de l'année 1618, l'armée des États cantonnée en Bohême du Sud fut sévèrement atteinte par le typhus, perdant, de décembre 1618 à février 1619, quelque 8 000 hom-

mes, soit les deux tiers de ses effectifs [p. 59].

De la vie quotidienne en campagne des armées catholiques, Olivier Chaline retient l'office charitable d'une vingtaine de prêtres jésuites, capucins, carmes, qui suivent les troupes en leur offrant le secours des sacrements : ils confessent, baptisent, extrémisent...

Au début de l'année 1620, plusieurs milliers d'hommes viennent renforcer les premières compagnies dans chacun des camps. L'Empereur fait diriger ses troupes vers Prague qu'il veut reprendre aux hérétiques. Deux armées le servent : l'armée impériale – 12 000 hommes et 1400 chevaux – et l'armée de la Sainte-Ligue – 14 000 hommes – qui sont commandées respectivement par deux grands chefs militaires : Charles-Bonaventure de Longueval (1571-1621), comte de Buquoy, né à Arras, au service des Habsbourg depuis l'âge de 14 ans, et Jean t'Serclaes, comte de Tilly (1559-1632) ², ancien élève des jésuites, officier wallon, général des troupes dirigées par Maximilien de Bavière.

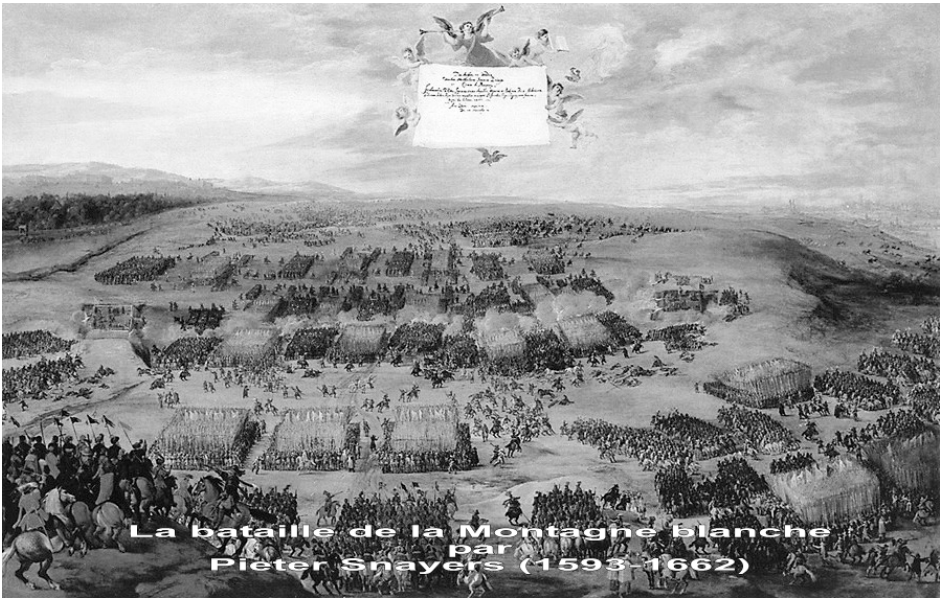
A l'automne 1620, les armées protestantes – près de 21 000 hommes – mal payées, mal commandées, prêtes à désertir, sont dirigées par les princes de Thurn et d'Anhalt. Grâce aux espions, ils savent que les catholiques sont proches de « la ville aux cent tours ». Au matin du 8 novembre 1620, et malgré les difficultés inhérentes au terrain, Anhalt fait posi-

¹ — Ce fait prouve, s'il était besoin, que l'Empereur n'a jamais possédé au XVII^e siècle une force armée suffisamment sérieuse pour inquiéter le royaume de France.

² — Voir : SAMSOEN DE GERARD, *Le comte de Tilly*, Paris, François-Xavier de Guibert, 1993.

tionner ses hommes, soutenus par une dizaine de canons, sur une forte colline à l'est de Prague. Attendant la dissipation du brouillard matinal, les protestants font canonner sur les pentes boueuses. Dans les rangs catholiques, Maximilien de Bavière, Buquoy et Tilly, au pied de la colline, savent la topographie défavorable et préfèrent attendre.

Vers midi, il fut tenu conseil de guerre, les avis furent très partagés : Maximilien était d'avis d'attaquer, Tilly aussi. Buquoy s'y opposait ; [...] le conseil de guerre avait pris mauvaise tournure. De tels désaccords ne pouvaient que mener à une grave crise entre alliés, souligne Olivier Chaline [p. 134].



L'intervention du père Dominique de Jésus-Marie et la miraculeuse victoire

Soudain, l'intervention du carme Dominique de Jésus-Marie ¹ retourne la situation.

¹ — Une biographie, en italien, lui a été récemment consacrée : S. GIORDANO, *Domenico di Gesù Maria (1559-1630)*. Un

C'est moi qui entre dans ce conseil sans y être invité pour vous dire qu'il faut aller tout de suite à l'ennemi et avec toutes nos forces. Il faut faire confiance à Dieu, à la Vierge et à tous les saints dont nous fêtons aujourd'hui l'octave, eux qui prient pour nous comme toute l'Église triomphante. Nous aurons la victoire [p. 138],

carmelitano scalzo tra politica e riforma chiesa posttridentina, Rome, 1991.

prédit-il, faisant irruption en plein conseil.

Ce carme déchaux aragonais joua un rôle important dans la journée du 8 novembre. Après avoir prophétisé, à plusieurs reprises, la victoire des troupes catholiques, il fit irruption au conseil de guerre parmi des officiers divisés sur la conduite à tenir et fit prévaloir la décision de livrer bataille [p. 25].

précise Olivier Chaline, qui fait connaître ce personnage dans les chapitres intitulés : « Le Père Dominique fait livrer bataille » (p. 87-140) et « Le Père Dominique au conseil de guerre » (p. 217-270).

A l'appui de ses dires, le père Dominique de Jésus-Marie montre une peinture représentant la Nativité, peinture trouvée le 11 octobre dans le château de Strakonice – ville située au sud-ouest de Prague – dévasté par les huguenots iconoclastes. Sur la toile, les yeux de tous les personnages, à l'exception de ceux de l'Enfant-Jésus, ont été crevés (chapitre V, « L'image blessée » p. 271-317). Le carme veut en faire l'étendard des troupes catholiques qu'il reconforte de sa prédication depuis des semaines. La force de son verbe réussit à convaincre les chefs, en particulier Buquoy. Ce dernier fait demander à son confesseur, un jésuite irlandais, d'entonner le *Salve Regina*, que continuent les troupes ligueuses et impériales. Après avoir béni les soldats, le carme entend une immense clameur battre la colline : « Sancta Maria » clament des milliers de voix sur les pentes de la Montagne Blanche.

Toutes les énergies se rassemblèrent dans ce cri qui les stimula. [...] Les cavaliers s'ébranlèrent. Des forêts de piques se mirent en marche et escadèrent le versant [p. 140].

Olivier Chaline décrit avec force détails les mouvements des différentes compagnies. Le choc, d'une violence extrême, est analysé dans le chapitre III, « Le choc » (p. 141-213). À cheval, la croix à la main droite, la bride du cheval de l'autre, l'image de Strakonice sur le cœur, le père Dominique de Jésus-Marie encourage les troupes à l'heure du combat. Deux heures plus tard, les protestants, inférieurs en nombre mais fort bien placés, s'enfuient de toutes parts sur les versants de la colline. Deux heures de combat !

De nombreux témoins, comme ce caporal nommé Giorgio, diront

qu'au-dessus de l'armée catholique apparut une immense splendeur qui aveugla tant l'ennemi qu'il ne sut plus ce qu'il faisait, ni contre qui il combattait [p. 197].

Plus nombreux encore furent ceux qui témoigneront que les traits de lumière qui aveuglaient l'ennemi sortaient de l'image portée par le carme aragonais. Les chefs protestants – c'est le calviniste Henri de Staremberg qui le confia à son neveu – pensaient

que l'Empereur avait acheté très cher au pape un sorcier espagnol [dont] ils virent sortir de la poitrine, là où il portait ladite image, comme un globe de feu qui leur sembla ensorceler la vue [p. 199].

La victoire de la Montagne Blanche est d'abord un miracle par le triomphe de la Vierge Marie et

de tous les saints, comme l'écrivit le père Drexel ¹ dans son journal :

Vraiment, en l'octave de la Tous-saint, les saints du ciel se sont vengés de toute l'injure infligée par les calvinistes qui, à Prague, leur avaient coupé les mains, les lèvres, le nez et la tête [p. 316].

Beaucoup de soldats, qui avaient fui vers Prague, se noyèrent dans la Vltava. Frédéric V, qui festoyait au château pendant que ses hommes combattaient, eut juste le temps de se réfugier chez l'Électeur de Brandebourg. Par dérision, la postérité le surnomma le « roi d'un hiver », celui de l'année 1619-1620. Un bas-relief dans le chœur de la cathédrale saint Guy, de Prague, évoque cet épisode.

Olivier Chaline consacre un chapitre entier : « La bataille au filtre de la mémoire », à étudier les conséquences de la victoire pour les Bohêmes et pour l'Europe :

C'est le propre de la Montagne Blanche que d'avoir provoqué, plus encore que Lépante, une onde de choc qu'un siècle ne suffit pas à épuiser [p. 442].

Toutes les cours catholiques d'Europe exultèrent à l'annonce de la victoire, car celle-ci signifiait la reconquête des Bohêmes au catholicisme, le retour des jésuites, donc la création de collèges et d'universités, l'installation des autres ordres religieux, la floraison du ba-

roque, enfin et surtout le salut des âmes... Ainsi, en quelques dizaines d'années, les Bohêmes devinrent parmi les terres les plus catholiques de la Chrétienté. La victoire de la Montagne Blanche, c'est aussi le vocable *Sainte-Marie-de-la-Victoire* donné à plusieurs églises en Europe : Santa-Maria-della-Vittoria à Rome où furent conservés la vénérable image de la Nativité – jusqu'à l'incendie de 1833 qui la fit disparaître –, les armes et les trophées de la victoire, offerts en ex-voto, et les représentations picturales de la bataille ; à Prague, l'église *Sainte-Marie-de-la-Victoire*, plus célèbre pour la présence de la statuette miraculeuse de l'Enfant-Jésus de Prague, que pour le vaste tableau de la bataille présenté dans un des retables ; enfin le monastère *Sainte-Marie-de-la-Victoire*, sanctuaire baroque, autrefois lieu de pèlerinage, édifié au sommet de la Montagne Blanche et aujourd'hui, en partie abandonné.

Si l'onde de choc dura plus d'un siècle, elle s'estompa peu à peu au XVIII^e et laissa place à un nouveau récit des événements par plusieurs historiens protestants du XIX^e siècle.

Le nouveau récit de la victoire de la Montagne Blanche et ses conséquences

1) *L'action décisive du père Dominique de Jésus-Marie. Une grande victoire pour l'Autriche.*

Le rôle fondamental du père Dominique de Jésus-Marie dans la victoire a été systématiquement

1 — Le père Jérémie Drexel (1581-1638) naquit de parents luthériens. Adolescent, il embrassa la religion catholique et à dix-sept ans, il fut admis dans la Compagnie de Jésus. Prédicateur de la cour de Bavière en 1615, il publia une vingtaine d'ouvrages traduits dans la plupart des langues européennes.

minoré, nié ou fait passer pour légendaire par les historiens protestants allemands et tchèques. En effet, Olivier Chaline souligne le refus de prendre en compte le religieux carme dans l'historiographie prussienne bismarckienne ou tchèque nationaliste au XIX^e siècle. Il donne comme exemple l'historien protestant Julien Krebs qui écrit en 1879 une histoire de la bataille, où

il n'est pas question du carme dans la narration de la bataille ; [...] il s'agit d'une légende catholique. Il attribue l'épisode à la propagande carme [p. 237].

Pourquoi dénaturer le récit ?

Peu après la double victoire prussienne sur l'Autriche puis sur la France, en plein Kulturkampf contre la papauté, il ne peut être question d'admettre pareille éventualité, incompatible avec le sérieux de l'événement comme avec la rigueur historique [p. 238].

L'idéologie et l'hypercriticisme de l'école historique allemande au XIX^e siècle ont ainsi fait disparaître une bonne partie de nos traditions chrétiennes. L'historiographie française ne fait pas exception :

L'ombre de l'unification allemande recouvre aussi un autre travail fondateur, celui de l'historien français calviniste Ernest Denis, qui proposa une interprétation d'ensemble de l'histoire de la Bohême à l'époque moderne [p. 239],

une histoire à « saveur » protestante qui s'est largement imposée jusqu'à nous.

La Montagne Blanche n'aurait-elle été qu'une victoire mineure pour Ferdinand II comme le laisse

entendre Krebs ? Olivier Chaline rectifie encore :

La perspective anticatholique qui était celle des historiens au lendemain de Sadowa et de Sedan conduisit Krebs à minorer l'importance de la victoire pour la monarchie autrichienne » [p. 238].

2) « *La révolte de 1618 ne fut pas une révolte nationale de la Bohême tchèque protestante battue par l'absolutisme germanisateur et catholique des Habsbourg* ».

Le nouveau récit de la bataille de la Montagne Blanche rédigé au XIX^e siècle permet de faire croire, après la défenestration, à une armée tchèque compacte bien décidée à se débarrasser des Habsbourg oppresseurs. Olivier Chaline, qui a étudié en détail les composantes des armées des États protestants de Bohême arrive à d'autres conclusions :

Au total, les forces extérieures aux pays de la couronne de Bohême, constituaient sans doute les deux tiers de l'armée des États confédérés [p. 105].

Il écrit encore :

L'armée des Directeurs puis [celle] de Frédéric demeurèrent un agrégat inconstitué de forces rassemblées par des entrepreneurs de guerre concurrents et étrangers au pays [p. 105].

Il souligne enfin :

Il est significatif que l'accent constamment mis sur le facteur national ait souvent fait oublier qu'il y avait à la Montagne Blanche, avec les mercenaires allemands, sans doute plus de hongrois et

d'autrichiens que de tchèques *stricto sensu*. [...] La guerre contre les Habsbourg n'est pas l'affaire d'une bonne partie de la population bohême [p. 106].

Pour près des deux tiers des armées des États, l'encadrement et les troupes sont allemands, autrichiens, hollandais, tous luthériens, et hongrois : les Malcontents calvinistes. Le seul élément fédérateur est donc le protestantisme.

Et en face ? Avons-nous des troupes allemandes et autrichiennes bien décidées à « écraser » le pauvre petit territoire tchèque ? Olivier Chaline rétablit les faits :

Face à la Babel militaire bohême [...] se dressait une société non moins cosmopolite et instable de gens de guerre, pour la plupart catholiques, venus depuis l'Irlande jusqu'à la Pologne, de Naples à la Flandre [p. 128].

En effet, dans les armées servant Ferdinand II, on trouve pêle-mêle wallons, rhénans, lorrains, silésiens, bohêmes, croates, napolitains, italiens, français, polonais, autrichiens, bavarois... La seule unité qui tienne est l'unité catholique, à l'exception d'un chef, Rudolph von Tiefenbach ¹. Les hommes de guerre se battent, alors, pour la religion, pour un prince ou – et c'est moins glorieux – pour de l'argent.

Les armées catholiques n'ont donc pas cherché à faire disparaître le territoire des Tchèques, mais à rétablir l'autorité légitime de l'Empereur et à sauvegarder, sur ces terres, la foi des fondateurs de

la Bohême, saint Venceslas, sainte Ludmila, saint Procope, sainte Agnès...

3) « *La Montagne Blanche ne provoqua ni la fin de l'État bohême, ni l'abaissement des Diètes dans les pays de la Couronne* ».

Après 1620, les ténèbres ne régnèrent, ni à Prague, ni dans les Bohêmes, comme on peut le lire un peu partout dans les guides touristiques ou dans les manuels universitaires. Il suffit de se promener dans les différents quartiers de la « Rome du Nord », les quartiers du Château, de Mala Strana, de la Vieille Ville, de la Ville Nouvelle, ou bien de visiter les villes de Bohême pour se rendre compte de l'éblouissante reconquête architecturale, intellectuelle, musicale et artistique de la Réforme catholique tridentine, soutenue par les Habsbourg.

Peut-on pousser l'esprit critique jusqu'à prétendre que la Montagne Blanche ne fut pas catastrophique pour la Bohême, tant elle semble une date terrible pour les protestants dans ce royaume ? [p. 238].

Olivier Chaline a bien du courage de l'écrire.

En résumé, voici un livre exceptionnel, écrit avec talent, par un historien de grande érudition. Osons quelques critiques malgré tout : Olivier Chaline a parfois tendance à se perdre dans une foule de détails. Mais peut-on lui adresser ce reproche, tant cette histoire nous est rendue vivante ? La mise en page du livre est beau-

¹ — Tiefenbach se convertit au catholicisme en 1623.

coup trop serrée, ce qui ne facilite ni la lecture, ni la maniabilité de l'ouvrage. Un plan de l'Europe centrale et des Bohêmes aurait été fort bien venu. En revanche, le lecteur appréciera les photographies des représentations de scène de bataille intercalées au milieu du livre. Enfin, notre sentiment est que ce livre aurait mérité un grand

éditeur et une diffusion très large, surtout dans les milieux enseignants. Au lecteur d'y contribuer.

Michel Defaye

Olivier CHALINE, *La bataille de la Montagne Blanche, (8 novembre 1620), Un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 2000, 622 p., 32 €.



✎ *Aux sources des Missions étrangères :* *Pierre Lambert de la Motte*

Le 350^e anniversaire de la création des Missions étrangères de Paris (1658-2008) invite à la lecture d'une biographie de l'un des fondateurs, Mgr Pierre Lambert de la Motte. Personnage aux grandes vertus, oublié par l'historiographie religieuse, il appartient pourtant, par toutes les fibres de son être, « à ce grand siècle des âmes que constitua le XVII^e siècle français », comme le précise Françoise Fauconnet-Buzelin, biographe de ce grand évêque.

Juriste dévoué aux misères de
ses contemporains

Pierre Lambert naît en 1624 – année où Richelieu entre au Conseil du roi Louis XIII – et est élevé dans une famille normande de la noblesse de robe qui fut très

engagée dans les combats de la Ligue. Enfant pieux, éduqué chez les jésuites à Caen, le jeune Pierre devient orphelin à seize ans. Il poursuit des études de droit et achète une charge de conseiller à la Cour des Aides de Rouen à l'âge de vingt-deux ans. Sa profession ne l'empêche pas d'adhérer à une œuvre charitable, la congrégation des Messieurs, qui « regroupe plus d'un millier de membres issus des sept cents familles les plus célèbres et les plus fortunées de Rouen » précise Françoise Fauconnet-Buzelin qui fait connaître le zèle de ces juristes, négociants, bourgeois et gentilshommes. Ceux-ci s'activent auprès de tous les nécessiteux de la ville : visites aux malades de l'Hôtel-Dieu et aux prisonniers, travaux à l'œuvre des Enfants trouvés, assistance aux victimes

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !